This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

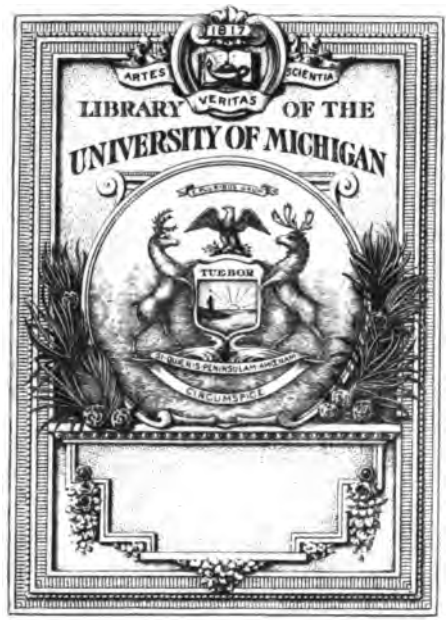
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FQ
1957
B78
A5
1824

A. NOBLET.



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1957
.B78
A5
1824

Boutet de Monvel, Jacques Marie

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN VERS LIBRES;

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Français, le Mercredi 14 août 1777.

PAR MONVEL.

NOUVELLE ÉDITION.

Conforme à la représentation.

PRIX : 1 fr. 80 c.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire-Éditeur, rue Serpente, n° 12;
Et chez Mad. HUET, BARBA et VENTE, Libraires.

1824.

IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,
Rue des Noyers, n° 8.

A LA REINE.

MADAME,

Je dois l'accueil favorable que VOTRE MAJESTÉ a daigné faire à cet Ouvrage, plutôt sans doute aux difficultés de l'entreprise qu'au mérite de l'exécution. Protectrice déclarée des Beaux-Arts, vous les faites éclorre, vous encouragez ceux qui les cultivent; l'espoir d'amuser vos loisirs est l'âme de leurs travaux, et le bonheur d'y avoir réussi en est la récompense.

Je suis avec respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant
serviteur et fidèle sujet,
BOUTET DE MONVEL.

PERSONNAGES.

La Comtesse DE SANCERRE, jeune Veuve.
La Marquise DE MARTIGUE, son Amie.
CHARLES DE MORINZER.
Le Marquis DE MONTALAIS, Amant de la Comtesse.
Le Comte DE PIENNE, Amant de la Marquise.
SAINT-GERMAIN, Domestique de la Comtesse.
Un LAQUAIS.
Plusieurs DOMESTIQUES.

La Scène est à Paris, dans la Maison de la Comtesse.

Dauthon
Sauv. Dram. 7th
Rom. Dept.
2-8-34

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE.

Le théâtre représente le Salon de compagnie de la Comtesse de Sancerre, où l'on voit plusieurs fauteuils, au fond est la porte de son cabinet, et à droite celle par où l'on entre de dehors.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

MORINZER, SAINT-GERMAIN et plusieurs Domestiques, *avec lesquels Morinzer se débat en entrant, et qui veulent s'opposer à son passage.*

MORINZER.

Morbleu ! je veux le voir...

SAINT-GERMAIN.

Mais, Monsieur, sur mon âme...

MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher ?...

SAINT-GERMAIN.

Vous demandez Madame?

MORINZER.

Oui, Madame... Eh bien ?... Quoi ? vous êtes étourdis !...

SAINT-GERMAIN.

Mais elle n'est point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être... Oui.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monsieur.

MORINZER.

Bagatelle !
Il faut qu'en ce moment Madame soit chez elle ;
Et je prétends entrer... J'entrerai, je vous dis.

SAINT-GERMAIN, *aux autres Domestiques.*

Cet homme a perdu la cervelle.

MORINZER.

Comment? Quoi, maraut? Que dis-tu?
Tu me crois fou, si j'ai bien entendu!
Ecoute, mon ami, va m'annoncer, te dis-je...
Non, non, le plus court est d'entrer.
Je vais...

SAINT-GERMAIN, *aux Domestiques.*

Il a quelque vertige!

MORINZER.

Oh, la maudite femme!

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous retirer;
Il devient furieux.

MORINZER.

Si je n'en perds la tête!...
Entrons.

SAINT-GERMAIN, *s'opposant à son passage.*

Encor un coup, vous ne la verrez pas:
Le suisse vous l'a dit en bas;
Et le plus humblement, Monsieur, je le répète:
Madame la Comtesse est sortie.

MORINZER.

En ce cas...
Mais, non... je veux la voir... Mon ami, je t'en prie;
Si tu savais tout mon malheur...
(*Il leur donne de l'argent à pleines mains.*)
Prenez cela, je vous supplie...
Allons, rassurez-vous... Ayez moins de frayeur:
Je ne vous en veux point du tourment qui m'accable;
Mais mon égarement va jusqu'à la fureur:
C'est un vrai guet-à-pens, c'est un tour détestable:
Car je venais exprès... Oui, c'était mon dessein;
Je venais pour la voir.

SAINT-GERMAIN, *à part.*

D'honneur, il extravague.

MORINZER.

C'est avoir un esprit, un cœur bien inhumain!
Car enfin, je vous dis... Mon style n'est pas vague;
Que diable! Je m'explique... elle n'est pas ici!
Je ne puis point la voir... Mais a-t-elle un ami,

Homme ou femme, il n'importe, à qui je me présente,
A qui je dise au moins pourquoi je suis venu ?
Suis-je dans un pays perdu ?
Ne pourrai-je parler à quelque âme vivante ?

SAINT-GERMAIN.

Madame de Martigue est là-dedans.

MORINZER.

Eh bien,
Avec elle ne puis-je avoir un entretien ?
Madame de Martigue, une autre... Il ne m'importe.
Dites-lui donc que je suis à la porte,
Et que je veux parler à quelqu'un.

SAINT-GERMAIN.

Oh, j'y vais.

(*Il sort avec les autres Domestiques.*)

SCÈNE II.

MORINZER, *seul.*

Le démon a formé ce minois tout exprès
Pour le malheur, le tourment de ma vie.
Ventrebleu! Qu'est-ce donc qu'une femme jolie ?
Oh! je n'en reviens point, je suis ensorcelé.
Quel cœur à son aspect ne serait pas troublé ?
Ses deux yeux grands et noirs, ce fripon de visage
Le pied, la main, les cheveux, le corsage,
(*Et se frappant le front.*)
Tout est là, tout : mais gardons mes secrets,
Ne devons point sa main à la crainte importune
D'être réduite à l'infortune.
Je flétrirais son âme, et je m'avilirais :
Commençons par lui plaire, et nommons-nous après.

SCÈNE III.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, SAINT-GERMAIN, MORINZER.

SAINT-GERMAIN.

Madame, le voilà... C'est monsieur qui demande...

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, MORINZER.

MORINZER.

Oui, Madame, c'est moi qui...

LA MARQUISE, *sans le regarder, ni l'écouter, et parlant à M. de Pienne avec vivacité.*

Je vous parle net.

M. DE PIENNE.

Quel crime ?...

LA MARQUISE.

Pénétrer jusqu'à mon cabinet !
Monsieur, l'impudence est trop grande.

MORINZER.

Madame, je venais...

M. DE PIENNE.

Croyais-je vous troubler ?

LA MARQUISE.

Quant il me plaît de ne vous point parler,
J'ai des raisons pour être seule.

MORINZER, *commençant à s'impatienter.*

Pourrai-je ?...

LA MARQUISE.

Est-il besoin de vous les révéler ?

MORINZER, *avec humeur.*

Madame !

M. DE PIENNE, *montrant Morinzer.*

En vérité...

LA MARQUISE, *à M. de Pienne.*

Plaît-il ?

MORINZER, *à part.*

Oh ! la bégueule !
(*Durement et la tirant par le bras.*)
Madame, au nom de Dieu, tournez-vous un moment
De mon côté.

LA MARQUISE.

Monsieur, que puis-je faire ?
Mais surtout parlez promptement.
Quel est Monsieur ?

MORINZER.

Mon nom ne fait rien à l'affaire.
J'étais tout-à-l'heure agité
D'un trouble bien involontaire,
Mais à présent, puisqu'il ne faut rien taire,
Je suis fort impatienté,
Fort étonné, fort en colère,
De votre ton de folle et de l'air éventé...

M. DE PIENNE, *vivement.*

Monsieur !...

LA MARQUISE, *sur le même ton.*

Quoi ! m'insulter ?...
(*Elle s'arrête et regarde Morinzer, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnaître.*)
Mais que je me rappelle...
Eh, oui; je l'ai vu quelque part.
Oh ! c'est mon homme... Oui, sa figure est telle :
Voilà ses yeux ardens et son maintien hagard.
(*Elle part d'un grand éclat de rire.*)
C'est lui !

MORINZER.

Morbleu, Madame, est-ce plaisanterie ?
Parlez-vous sérieusement ?

LA MARQUISE, *riant à gorge déployée.*

Je n'en reviendrai de ma vie...
Oui, c'est mon homme assurément !

MORINZER.

Mais je ne croyais pas mon abord si plaisant.

M. DE PIENNE.

Qu'avez-vous donc ? Qui peut vous faire rire ?

LA MARQUISE, *riant si fort qu'elle peut à peine parler.*

Attendez, je vais vous le dire.

MORINZER.

O ma raison, j'ai grand besoin de toi !
(*A la Marquise.*)
Riez... Allons, riez, puisqu'il faut que j'attende
Que votre accès vous passe.

M. DE PIENNE.

En effet, et pourquoi ?...

LA MARQUISE, *d'une voix coupée par les éclats de rire.*

Monsieur, vous souvient-il ?... Chez certaine marchande ?...

MORINZER, *la fixant et s'écriant :*

Plaît-il ? ah, la voilà... C'est elle... Oui, ventrebleu !
Voilà la maligne femelle
Dont les ris indiscrets... Adieu, Madame, adieu.

LA MARQUISE.

Ah ! souffrez que je vous rappelle.
Pouvons-nous nous quitter, Monsieur, comme cela ?
De vieux amis !

MORINZER.

Moi, l'ami d'une folle !

LA MARQUISE.

Et c'est précisément par-là
Que vous devez m'aimer, croyez-en ma parole.

MORINZER.

Non, je choisis mieux mes amis :
D'ailleurs, j'ai contre vous vos sarcasmes, vos ris.
Ah ! je vous remets bien !... C'est vous... Adieu, Madame ;
Ce n'était pas vous, sur mon âme,
Que je venais chercher ici.
Je venais voir madame de Sancerre ;
Je n'ai point oublié ce minois si joli
Qui doit peindre son caractère,
Si la bonté du cœur donne aux traits un air doux.
Je reviendrai lui faire ma visite.
Pour vous, Madame, adieu ; serviteur, je vous quitte ;
Je n'ai jamais aimé les fous.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mais il s'en va, je crois... L'aventure est unique !
C'est bien le coup le plus heureux.

M. DE PIENNE.

Il n'est rien moins que politique
Ce monsieur-là. Sans détour il s'explique.
Vous vous connaissez bien tous deux.

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

Le personnage !... Ah ! souffrez que je rie...
Je croyais ne plus le revoir,

Et j'en étais au désespoir;
Je crois, d'honneur, qu'il m'égale en folie.

M. DE PIENNE.

Je ne suis plus surpris de ce transport joyeux;
Et cet aveu change la thèse.
Mais où s'est offert à vos yeux ...?

LA MARQUISE.

Puisqu'il faut contenter votre esprit curieux,
Vous étiez en campagne, et nous, par parenthèse,
Seules dans cet hôtel, bâillant tout à notre aise,
Après avoir écrit, travaillé, lu, jasé;
Après avoir tout épuisé...
« Que faisons-nous ici, madame de Sancerre ?
« Sortons, lui dis-je; allons. » Mon projet accepté,
Nous partons, sans avoir de plan prémédité,
Ni la moindre visite à faire.

M. DE PIENNE.

Ah! je reconnais bien mes gens.

LA MARQUISE.

Le boulevard m'ennuie, et je hais la campagne;
Ainsi, sans consulter mon aimable compagne,
Je fais courir de marchands en marchands;
Nous descendons enfin, par fantaisie,
Chez cette femme honnête et si jolie
Qui me fournit toujours, et que vous aimez tant.
Elle avait là dans cet instant
Mille charmantes bagatelles,
D'un goût exquis, toutes nouvelles:
Nous regardions, et dans le magasin,
A quelques pas de nous, assis près d'une table
Etait l'animal remarquable
Qu'avec tant de plaisir j'ai revu ce matin.
Il marchandait d'un ton brusque et comique;
Renversait toute la boutique,
Et, qui pis est, n'achetait rien.

M. DE PIENNE.

Continuez, j'écoute. Eh bien ?

LA MARQUISE.

La marchande, impatientée,
S'adresse à nous, et dit: « Pardon,
« Mesdames; vous voyez que je suis arrêtée
« Par monsieur qui chez moi ne trouve rien de bon.
« Je serai plus heureuse avec vous, je l'espère.

« Que souhaite, que veut madame de Sancerre? »
A ce mot, mon original,
Comme frappé d'un soudain mal,
S'écrie : « O ciel ! est-il bien véritable ?
« Madame de Sancerre ! » Il renverse la table,
Et tous ces jolis riens ensemble confondus;
Avec transport s'élance par-dessus;
Accourt vers la Comtesse, et la bouche béante,
L'œil sur elle attaché d'un air particulier,
Il s'adosse contre un pilier,
Et de cette façon plaisante
La regarde un quart-d'heure entier.

M. DE PIENNE.

Bon !

LA MARQUISE.

Nous formions une scène admirable;
Moi, je riais jusqu'aux éclats;
Sancerre était d'un trouble inconcevable;
La marchande grondant tout bas,
Ramassait ses bijoux et relevait sa table,
Et notre original, vers nous tendant les bras,
A son pilier inébranlable,
Attaché comme par un cable,
Regardait et ne bougeait pas.

M. DE PIENNE.

A merveille !

LA MARQUISE.

Sancerre enfin, toute interdite,
Au lendemain remettait sa visite,
Et, malgré moi, m'entraînait pour sortir,
Quand le comique personnage,
Comme un éclair s'élançant au passage,
Et ne pouvant nous retenir,
S'est écrié : « Souffrez... je vous conjure,
« Prenez ma main jusqu'à votre voiture. »
Après ces mots, dits d'un ton singulier,
Il a saisi la main de la Comtesse,
Qui ne savait, dans sa détresse,
Que répliquer à son fol écuyer;
Mais lui, sans lui donner le loisir de répondre,
En mots presque inarticulés,
A dit rapidement : « Tous mes vœux sont comblés.
« Ah ! Madame, enchanté !... Que je me sens confondre,
« Qui me l'eût dit ? Grand Dieu ! tout est changé !
« J'aurai l'honneur... Vous voudrez bien permettre...

« Ah ! quel bonheur, si vous daigniez permettre !...
« Oui, je l'espère, et tout est arrangé... »
Comme il continuait son plaisant bredouillage,
Nous avons joint notre équipage
Et nos chevaux, propices à nos vœux,
Ont su nous délivrer d'embarras toutes deux.

M. DE PIENNE.

Et vous ne savez pas quel homme ce peut être ?

LA MARQUISE.

Non.

M. DE PIENNE.

Ce Monsieur pourtant est fort bon à connaître;
C'est une liaison qu'il faudrait cultiver;
De tels originaux sont rares à trouver.
J'aurais voulu vous voir : vous étiez bien contente,
Car plus la scène était extravagante,
Plus elle a dû vous amuser.

LA MARQUISE.

Oui, je ne cherche pas a vous le déguiser,
J'étais-là dans mon centre.

M. DE PIENNE.

Oh ! je le crois sans peine,
N'est-il pas vrai qu'un doux penchant
Vers ce Monsieur tant soit peut vous entraîne ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un impertinent.

M. DE PIENNE.

Ce n'est pas là le mot, c'est véridique.

LA COMTESSE.

Eh bien je vous munis de mon consentement;
Arrangez notre hymen : cela sera charmant,
Et nous ferons un couple unique.

M. DE PIENNE.

Mais, non, je ne suis pas pressé;
Qu'il se passe de mon office;
Et tout compté, tout balancé,
Vrai, ce serait une injustice.
Pour obtenir le don de votre foi,
S'il faut de sa raison faire le sacrifice,
Depuis assez long-temps je croi,
J'extravague à votre service.

LA MARQUISE.

Oh, pour cela, c'est vainement;
Je vous le dis, et du fond de mon âme;
Je vous aime trop tendrement
Pour être jamais votre femme.

M. DE PIENNE.

Le paradoxe est excellent.
Vous m'aimez?....

LA MARQUISE.

Ecoutez, écoutez, je raisonne.
A présent je le crois, notre commerce est doux;
Si j'ai quelques secrets, je vous les abandonne;
N'en ayant pas pour moi, je n'en ai point pour vous.
Me paraissez-vous triste, un seul mot de ma bouche
Dissipe les soucis qu'on a pu vous donner :
Et quelque revers qui me touche,
J'oublie en vous parlant qu'il faut me chagriner :
Nos petits différends sont querelles badines :
Chaque jour qui se lève est pour nous un beau jour;
Nous respirons... de loin les roses de l'Amour;
Mais c'est pour éviter d'en sentir les épines.
Comme nous sommes dispensés
D'accorder par devoir mon goût avec le votre,
On nous voit toujours empressés
De sentir, de penser, d'agir l'un comme l'autre.
Mais si l'Hymen, d'un mot dit sans retour,
Venait donner un air de consistance
Aux propos légers de l'Amour;
Mon cher de Pienne... Ah, quelle différence!
Je ferais serment d'obéir;
Et je sens mon insuffisance,
Je ne pourrais pas le tenir.
Il me prendrait quelque lubie,
Ma pauvre tête en est remplie :
Le premier mois, et, vu la nouveauté,
« Ma chère, ma plus tendre amie,
Me diriez-vous avec aménité,
« Convenez avec moi que votre fantaisie
« N'est qu'un léger trait de folie.
« Mais vous vous amusez, je vous connais trop bien,
« Vous êtes raisonable, et vous n'en ferez rien. »
Je récidiverais, car je suis très-fautive :
Alors, et c'est le second mois.
Avec une instance plus vive,

Vous me diriez en élevant la voix :
« Ma femme, je vous en conjure,
« Abjurez un projet insensé de tout point;
« C'est une extravagance pure,
« Que vous ne vous permettrez point. »
Jusqu'à présent la requête est polie ;
Mais le troisième mois, à la fin du quartier ;
Ce n'est plus, « ma plus tendre amie,
« Je vous conjure, je vous prie,
C'est un bon mari, tout entier,
Qui, d'un air sec, me dit : « Madame,
« Je ne veux point, je n'entends pas
« Que de ce que je dis on ne fasse aucun cas ;
» Obéissez, c'est le lot d'une femme.»
Non, mon ami, jamais : non, je n'obéirai :
Et, pour le bonheur de votre ame,
Jamais je ne me marierai.

M. DE PIENNE.

Jamais ? ô ciel ! mais du moins que j'obtienne...

SCÈNE VI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

M. DE PIENNE, *à la Comtesse.*

Ah, Madame ! venez, j'ai grand besoin de vous.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, monsieur de Pienne ?
La Marquise est-elle en courroux ?
Quelle dispute a-t-elle ?...

LA MARQUISE.

Oh ! dispute, entre nous,
C'est du plus loin qu'il me souvienne ;
Non pas ; c'est que Monsieur veut que je me marie.

LA COMTESSE.

A qui donc ?

LA MARQUISE.

Mais à lui.

LA COMTESSE.

Comment ! c'est pour cela ?

LA MARQUISE.

Oh ! jamais il n'en rabattra,
Le mariage est sa folie.

LA COMTESSE.

Elle est louable.

M. DE PIENNE.

Eh bien, j'ai beau représenter
Qu'il y va du bonheur, du sort de notre vie;
On ne veut rien, rien écouter.

LA COMTESSE.

Allez, nous saurons la réduire;
Monsieur de Montalais sur elle a quelque empire...

LA MARQUISE.

Ah, je l'attends!

LA COMTESSE.

En vain vous voulez résister;
Gageons que, devant lui, vous n'osez vous dédire.

LA MARQUISE.

Ne m'en défiez pas.

LA COMTESSE.

Et que risquai-je? Rien.
De Pienne est trop aimable, et vous le savez bien.

LA MARQUISE.

Paix donc! fallait-il le lui dire?

M. DE PIENNE.

Oui, de ce joli compliment
Je sais discerner humblement
Tout ce qui n'est que politesse...
Mais pardonnez à mon ivresse,
Avec transports j'accepte comme amant
Tout ce qui flatte ma tendresse.

LA MARQUISE.

Comment se fâcher contre lui?
Mais à propos, il faut que je vous conte...
Il est venu.

LA COMTESSE.

Qui?

LA MARQUISE.

Notre ami.

LA COMTESSE.

Lequel?

LA MARQUISE.

L'extravagant, l'homme au pilier.

LA COMTESSE.

Quel conte?

LA MARQUISE.

Tout à l'heure il était ici.

LA COMTESSE.

Mais vous plaisantez, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

Non. Demandez. Non, d'honneur, je vous jure.
J'en ai bien ri... Cet homme est vraiment fou !
Il est venu, sortant je ne sais d'où,
Criant toujours, comme à son ordinaire,
Qu'il voulait voir madame de Sancerre.
Je l'ai trouvé dans cet appartement,
Pestant sur sa mésaventure,
Et réunissant plaisamment
La douceur au courroux, la prière à l'injure.
A la première vue, oh ! du premier abord,
J'ai reconnu le personnage.
Il s'est rappelé mon visage,
Et nous avons tous les deux pris l'essor.
J'ai cru que je mourrais de rire.
Lui, sur qui la gaîté sans doute a peu d'empire,
S'est avisé de se fâcher.
Son courroux, loin de me toucher,
A redoublé mes ris et mon joyeux délire.
Enfin le cœur gros et navré,
Me maudissant de votre absence,
Après avoir pesté, crié, juré,
Le déloyal s'est retiré
Sans nous faire la révérence.

LA COMTESSE.

Mais d'où me connaît-il ? Quel est-il ?

LA MARQUISE.

Je ne sais.

LA COMTESSE.

J'espère que voilà sa dernière visite.

LA MARQUISE.

Oh ! non pas, s'il vous plaît. Vous n'en êtes pas quitte.
Il reviendra, Madame, et ses vœux empressés...

M. DE PIENNE.

Mais, si facilement vous pouvez l'éconduire !...
Si c'est l'amour qui près de vous l'attire,
Votre hymen avec Montalais
Doit renverser tous ses projets.

Accordez-lui ce soir une audience,
Ce sera celle de congé.

LA MARQUISE.

Pour votre hymen tout est-il arrangé?
Autant que vous je meurs d'impatience.

LA COMTESSE.

Oui, nous terminerons ce soir.

LA MARQUISE.

O ce cher Montalais! je brûle de le voir.
Mais qu'il a dû s'ennuyer en campagne,
Loin de sa chère et fidèle compagne;
Et loin de moi qu'il aime avec excès!

LA COMTESSE.

Ah! nous éprouvions tous la même impatience:
Mais il fuit à grands pas de ses tristes forêts.
C'est aujourd'hui qu'on juge son procès.
L'affaire est de grande importance,
Tous ses biens à venir dépendent du succès.
Autant que nous, d'ailleurs, il souffre de l'absence:
Ce que je sens, son cœur l'éprouve aussi;
Croyez qu'il fera diligence;
Il sait bien qu'avec moi l'amour l'attend ici.

LA MARQUISE.

L'hymen, l'amour et la justice,
Voilà de l'occupation.

M. DE PIENNE.

Et tous les trois, dans un accord propice,
Vont du sceau du bonheur marquer votre union.

LA COMTESSE.

Je réponds de l'amour. J'aime et je suis aimée;
L'amour et la raison nous unissent tous deux.
Oui, Montalais est l'objet de mes vœux,
Et je suis tout pour son ame enflammée,
La fortune de Montalais
Est attaché au gain de son procès.
Mais s'il le perd, son sort ne sera point funeste;
Je suis riche et mon cœur lui reste,
Par l'amour le plus tendre unis dès le berceau,
Il s'accrut en nous avec l'âge:
Mais au mépris d'un feu si beau,
Sancerre à mes parens parla de mariage;
Et forcée à subir cet horrible esclavage,

De l'hymen, en pleurant, j'allumai le flambeau.
Montalais perdit tout, jusqu'à l'espérance.
D'une fille de qualité
Qui, sans compter une fortune immense,
A l'esprit, aux vertus, unissait la beauté,
On lui proposa l'alliance :
« Non, non, répondit-il, mon sort est arrêté ;
« Je ne serai jamais, puisque le ciel l'ordonne,
« Au tendre objet qui m'avait enchanté ;
« Mais ma main ni mon cœur ne seront à personne. »
O mon cher Montalais ! à ta fidélité
Je dois l'heureux espoir où mon cœur s'abandonne :
J'ai retrouvé ma liberté ;
Tu fis tout pour l'amour, et l'amour te couronne.

M. DE PIENNE.

Qu'il est doux d'inspirer de pareils sentimens !

LA COMTESSE.

Il est plus doux encor de se les reconnaître.
Le sort de votre ami, balancé si long-temps,
Par moi sera fixé peut-être.
Pourquoi mes biens ne sont-ils pas plus grands,
Puisqu'il en doit être le maître ?
Je les lui cède tous, je n'ai plus rien à moi.
Qu'il soutienne le nom d'une famille illustre :
Je ne prétends, je ne veux d'autre lustre
Que son amour et le don de sa foi.

LA MARQUISE.

Ah ! que cet oncle, et si bon, et si sage,
Qui vous légua son bien dans ses derniers momens,
S'applaudirait de son ouvrage,
S'il pouvait voir le bon usage
Que vous faites de ses présens !

LA COMTESSE.

Au Comte d'Estelan, peu riche par moi-même,
Je dois tout mon bonheur et l'aisance où je suis ;
Mais je n'acceptai point, sans une peine extrême,
Ce qui de droit revenait à son fils.
Si l'amour, de ce fils égara la jeunesse,
Si, sans l'aveu d'un père, il contracta des nœuds
Que de son sang réprouvait la noblesse,
Il fut toujours excusable à mes yeux.
Un père peut, dans sa colère,
Déshériter son fils par un arrêt sévère,
Mais c'est un châtiment toujours trop rigoureux

Et ce n'est point à des parens avares
D'engloutir de leurs mains barbares
Les dépouilles d'un malheureux.
Je n'acceptai ces biens qu'on me forçait de prendre,
Que pour les conserver à celui que la loi
N'en devait point priver pour moi;
Et j'étais prête à les lui rendre;
Je l'avais découvert enfin, lorsque la mort
Légitima mes droits en terminant son sort.
Qu'au moins cet héritage immense,
Que je n'attendais pas, qui ne m'était point dû,
Serve en mes mains de récompense
A la pauvreté noble, ainsi qu'à la vertu.

M. DE PIENNE.

Je vous reconnais-là, ce trait de bienfaisance...

LA COMTESSE.

Ne louez pas ce qui n'est qu'un devoir.

SCÈNE VI.

M. DE PIENNE, SAINT-GERMAIN, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *à la Comtesse.*

Un nègre fort bien mis m'a donné cette lettre,
Qu'entre vos mains je dois expressément remettre.

LA COMTESSE.

De quelle part?

SAINT-GERMAIN.

Je n'ai pu le savoir;
Il ne m'en a rien dit.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Voulez-vous bien permettre?

LA MARQUISE.

Des façons avec vos amis!

LA COMTESSE, *après avoir lu les premières lignes tout bas.*

Est-ce un songe? Ecoutez, vous serez bien surpris.

(*Elle lit.*)

MADAME,

« On prend ici de longs détours pour s'expliquer, au « bout d'une heure on n'a rien dit; moi, je parle pour « être entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon « cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu des « femmes de toutes les contrées et de toutes les couleurs; « mais d'un pôle à l'autre on chercherait en vain votre « égale.

« J'ai été ce matin chez vous; vous n'y étiez pas, et j'en « ai été bien fâché, car j'avais grande envie de vous voir; « je n'ai trouvé que cette dame qui vous accompagnait « l'autre jour chez la marchande de bijoux; elle est jolie « aussi cette dame-là, et elle rit beaucoup : mais elle rira « tant qu'il lui plaira, sur ma parole, elle ne vous vaut « pas. Venons à nos affaires.

« J'ai de la naissance, je n'en suis pas fâché; je possède « une grande fortune, j'en fais cas. Le partage de six mil- « lions, des pierreries tant que vous voudrez; cent escla- « ves pour vous servir; de superbes habitations dans le plus « beau pays du monde; un mari jeune encore, franc, bon, « honnête, vaillant; cela vous convient-il, Madame? Il « faut me répondre très-vîte, s'il vous plaît, car je dois « bientôt repasser les mers. Parlez vrai, je m'arrangerai « en conséquence. Nous nous connaissons beaucoup, quoi- « que nous ne nous soyons vus qu'une fois. Une affaire « importante m'a conduit ici; elle vous regardait d'une « façon, à présent elle vous regarde d'une autre. Ceci « n'est pas clair, je vous l'expliquerai.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, avec un profond res- « pect, la passion la plus vive et la plus ardente,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHARLES MORINZER.

Et par apostille.

« Votre réponse au plutôt : me voulez-vous? ne me vou- « lez-vous pas? Dites oui ou non. »

LA MARQUISE.

Oh! l'admirable; oh! la bonne aventure!
Il est parfait l'original!
Son style est comme sa figure...
Mais le moindre délai pourrait être fatal...
Eh vîte, eh vite!...

M. DE PIENNE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Du papier, une plume.

(*A la Comtesse.*)

Je répondrai pour vous; ce n'est pas la coutume;
Mais il n'importe, et ce sera bien bon.

LA COMTESSE.

Êtes-vous folle?... Mais que pourrez-vous lui dire ?
Il veut une réponse.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vais l'écrire.

(*Prenant la lettre.*)

Voyons... Que dit Monsieur Charles Morinzer ?

(*Lisant.*)

« Me voulez-vous ? Ne me voulez-vous pas ? Dites oui ou « non. »

(*Elle écrit au milieu d'une grande feuille de papier et en gros caractères :* NON.)

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

M. DE PIENNE.

Mais c'est une folie.

LA MARQUISE.

Je plie et vais cacheter le billet.
A la réception de ce tendre poulet
Le Morinzer, je le parie,
Extravaguera tout-à-fait.
Il faudra l'enfermer... Saint-Germain.

SCÈNE VIII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à Saint-Germain.*

Vas remettre.

LA COMTESSE.

Mais arrêtez... Non, je ne puis permettre...

LA MARQUISE.

Je voudrais être là pour entendre ses cris.

LA COMTESSE.

Saint-Germain...

LA MARQUISE.

Pars, je le veux.

SAINT-GERMAIN.

J'obéis.

M. DE PIENNE.

La plaisanterie est unique.

SAINT-GERMAIN.

Irai-je ?

M. DE PIENNE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Va donc.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Mais il se fâchera.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Son amour est comique,
Son courroux nous désennuiera.

LA COMTESSE.

En vérité, ma chère amie,
Vous êtes folle.

LA MARQUISE.

Eh mais, j'en conviens bonnement.
O Charles Morinzer, que je vous remercie !
Vous êtes un homme charmant !
Il va crier, jurer, faire un bruit effroyable;
Nous allons le voir revenir
Dans une rage inconcevable.
Cela doit faire une scène admirable !
Apprêtons-nous à nous bien divertir.

LA COMTESSE.

Il eût été beaucoup plus raisonnable
De ne pas prendre garde à cet original :
Sa lettre au fond ne fait ni bien ni mal,
Et ne méritait pas votre folle réponse.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop sensée; allez, je vous renonce.

SCÈNE X.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame...

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE LAQUAIS.

Monsieur d'Elvoir,
Votre Notaire, est là.

LA COMTESSE.

Je vais le recevoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Ah, mon cher Comte, écoutez, je vous prie...

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous?

LA COMTESSE.

Ne pourrait-on savoir
Ce qu'est ce Morinzer, et par quelle manie
Cet homme-là me rend le but de sa folie?
Allez, je vous supplie, et tâchez de le voir.
Et surtout, s'il vous est possible,
Détournez-le de revenir.

(*La Marquise fait signe au Comte de n'y point aller.*)

Cette scène pour moi ne sera pas risible.
Je ne crois pas devoir si fort m'en réjouir.

M. DE PIENNE.

Avec bien du plaisir je ferai le message,
Vous n'avez pas besoin par trop de m'en presser:
Mais d'un semblable personnage
Il sera mal-aisé de vous débarrasser.

LA COMTESSE.

Il n'importe, essayez. Avec impatience
Nous attendrons votre retour.

M. DE PIENNE.

Je vais vous obéir et faire diligence.
(*A la Marquise.*)
Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu, Monsieur, bonjour.
(*Le retenant comme il va pour sortir.*)
Ecoutez, écoutez; par votre complaisance,
Vous me taxez d'extravagance,
Mais songez que j'aurai mon tour;
Et gardez-vous, après ce trait d'impertinence,
De me parler jamais de votre amour.

LA COMTESSE.

Autre folie!

M. DE PIENNE.

Oh, oui; mais rien ne me rebute.
(*A la Marquise.*)
Vous l'avez dit cent fois, et je n'y crois jamais.
Un caprice fait la dispute,
Un caprice fera la paix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Qu'ils sont plaisans tous ces Notaires!
Pour expliquer les choses les plus claires
Ils ont des mots si durs, des termes si mal faits,
Un si mauvais genre d'écrire,
Qu'on est tout étonné lorsqu'on vient à les lire,
De ne pas même entendre le français.

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas se prêter à l'usage?
C'est le style du bon vieux temps.

LA MARQUISE.

On pouvait parler ce langage
A nos aïeux. C'étaient de bonnes gens
Qui n'en savaient pas davantage:
Mais j'ai droit à présent d'exiger, vu mon âge,
Que l'on me parle au moins la langue que j'entends.

LA COMTESSE.

Vous avez bien raison, mais votre plainte est vaine.
Est-ce le seul abus que l'on aurait, sans peine,
Bientôt détruit, ou du moins corrigé,
Et dont nous supportons la chaîne
Par paresse ou par préjugé?
Mais l'heure approche, je le pense,
Où Montalais... je crois que j'entends quelque bruit...

LA MARQUISE.

Ah! votre cœur rempli d'impatience
Vole vers Montalais, le devance ou le suit.

LA COMTESSE.

Oui, je l'attends... je suis impatiente...

LA MARQUISE.

Et c'est un tourment que l'attente.
Pour moi, j'attends aussi, mais c'est pour quereller.

LA COMTESSE.

Qui, ce pauvre de Plenne?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le proteste.

LA COMTESSE.

Un peu de pitié.

LA MARQUISE.

Non, je veux le désoler;
Mais ne le plaignez pas, il n'est jamais en reste.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Ah, voilà Saint-Germain! Eh bien, notre billet
A-t-il produit un bon effet?
Le Charles Morinzer est désolé, je gage.

SAINT-GERMAIN.

J'ai rempli ma commission:
Mais ne me chargez plus d'un semblable message.
Il a pensé m'en coûter bon.

LA MARQUISE.

Comment donc?

SAINT-GERMAIN.

Il entend fort mal le badinage,
Ce monsieur-là.

LA MARQUISE.

Quoi donc? Que t'est-il arrivé?
Mon style a-t-il fait des merveilles?

SAINT-GERMAIN.

Chez ce diable de réprouvé
J'aurais ma foi laissé mes deux oreilles,
Si prudemment je ne m'étais sauvé.

LA MARQUISE.

Comment, il est fâché? La scène est admirable!
Contes nous... contes donc.

Avec votre billet,
Dont je ne croyais pas, s'il faut vous parler net,
Le contenu si redoutable;
A l'aide d'un maître valet,
Qui me guidait d'un air capable,
J'ai pénétré jusqu'en un cabinet
Où siégeait ce Monsieur. Là, d'un air agréable,
J'ai fait mon petit compliment,
Sans verbiage, et fort adroitement.
« Voilà, Monsieur, ai-je dit, une lettre
« Que Madame, en vos mains, m'a chargé de remettre.
—« Madame?—Eh, oui, Monsieur.—Maraut, Madame qui?
« Eh mais, Monsieur, Madame de Sancerre.
—« Madame de Sancerre? — Oui, je vous le jure, oui.
—« Que ne parlais-tu donc, coquin? Pourquoi te taire?
« Donne donc, poursuit-il avec vivacité;
» Un billet d'elle-même? Oh, l'admirable femme!
« De mes tourmens elle a pitié.
« Le beau visage, la belle ame! »
Tout en disant ces mots; il riait, il chantait,
Me caressait, baisait votre lettre, sautait.
Mais, ô grand Dieu, quelle métamorphose!
A peine le billet est-il décacheté...
Je suis de sa fureur encore épouvanté.
« NON... ô ciel! Quoi, dit-il, c'est un non? Quoi, l'on ose...
« Un non tout court! Quoi, ce malin démon
« Par qui, depuis dix jours, j'ai l'esprit en délire;
« Ce lutin rit de mon martyre
« Et pour mieux m'insulter, affecte de n'écrire
« Qu'une syllabe, et c'est un non!
« Petit monstre, que je déteste...
« Que j'aime... que j'adore; oh, je perds la raison.
« Et toi, maraut? — Monsieur, je vous proteste,
« J'ignorais son intention,
—« Tu ris, coquin, et veux me faire accroire...
« Tu n'étais pas au fait d'une trame aussi noire?
« Tu ris encore?... Ah, maudit postillon!
« Tiens, sois payé de ta commission »
A ces mots, un soufflet... Non, homme de sa vie,
Si bien qu'un soufflet soit donné,
N'en a jamais reçu, je le parie,
Qui fut mieux conditionné.
« Sors de chez moi, malheureux, ou j'atteste...
« Sors, poursuit-il.—Eh, Monsieur, volontiers. »
Et lestement, gagnant les escaliers,
Je suis sorti sans demander mon reste.

LA MARQUISE.

Le trait est du dernier plaisant.
Cette aventure est impayable!

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, moi, je me donne au diable
Si je vois là rien d'amusant.

LA MARQUISE.

N'auriez-vous pas voulu vous y trouver présente;
Voir la figure extravagante
Du Morinzer gesticulant,
Chantant, riant, jurant, battant?
Il en a fait un tableau qui m'enchante.

LA COMTESSE.

Ce pauvre Saint-Germain! il est tout stupéfait.
Votre gaîté l'humilie et l'afflige.
Tiens, mon pauvre garçon, prends cela; prends, te dis-je:
C'est pour te consoler du malheureux soufflet.

(*Elle lui donne de l'argent.*)

LA MARQUISE, *arrêtant Saint-Germain, qui va pour sortir, et lui donnant aussi de l'argent.*

Attends... Tout en riant, Germain, je suis sensible
A ton pitoyable accident.
Tiens, mon ami... Mais cependant,
N'est-il pas vrai que le fait est risible?

SAINT-GERMAIN.

Oui, je commence à le trouver plaisant.

LA COMTESSE.

Laisses nous.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, quoi? vous me faites la mine?

LA COMTESSE.

Vous m'avez compromise et je suis très-chagrine
D'être pour quelque chose...

LA MARQUISE.

Eh, non, tout va fort bien.

LA COMTESSE.

Ah! j'aperçois de Pienne.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, Monsieur?

LA COMTESSE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Sur Charles Morinzer? Qu'avez-vous appris?

M. DE PIENNE.

Rien.

On ne sait dans son voisinage,
Ni ce qu'il fut, ni ce qu'il est.
Hors deux noirs, de ses gens aucun ne le connaît.
Ils pensent tous qu'il est de haut parage.
Grand hôtel, beaux chevaux, magnifique équipage,
Un luxe recherché, le train le plus complet.
Inconnu dans Paris, dont il n'a nul usage;
Il y vient d'arriver, selon ce qui paraît,
Après un assez long voyage.
J'ai consulté jusqu'au moindre valet,
Ils n'en savent pas davantage;
Les nègres sont instruits, mais gardent le secret.

LA MARQUISE.

Voilà de quoi me mettre à la torture.
Monsieur, si vous avez la moindre humanité,
Il faut savoir le mot de cette énigme obscure;
Ou je deviendrai folle... Oh, oui, je vous le jure,
Folle... Folle n'est rien, mon sort est arrêté;
Vous me perdez, Monsieur, dans trois jours, j'en suis sûre
Et je mourrai de curiosité.

M. DE PIENNE.

Vraiment la maladie est des plus sérieuses,
Et déjà dans vos yeux je vois un feu mutin:
Cela pourrait avoir des suites dangereuses.
Je serai votre médecin.

LA COMTESSE.

Vous plaisantez, et moi je ne suis point tranquille;

Cet homme m'inquiette, et la lettre incivile
Que Madame...

M. DE PIENNE.

Pourquoi vous en inquiéter ?
Quel sujet auriez-vous de le tant redouter ?

LA MARQUISE.

Ma lettre incivile !... Et j'endure
De sang-froid une telle injure !
Incivile ! aux dépens des fous
Il n'est donc plus permis de rire ?
Ah ! laissez-nous de grâce un passe-temps si doux ;
Si vous nous retranchez le plaisir de médire,
Le persifflage et la satire,
A quoi donc nous reduisez-vous ?

M. DE PIENNE, *à la comtesse.*

Mais sans doute, Madame, ah ! soyons équitables ;
Grâce pour les talens aimables :
Médire est un amusement
Honnête, et point du tout méchant ;
La satire, un plaisir humain et charitable ;
Le persifflage est si décent,
D'un si bon ton, si raisonnable !
Ah ! le persifflage est charmant !

LA MARQUISE.

Monsieur de Pienne, en véritable amie,
Je crois devoir vous avertir
Que pour le bonheur de ma vie,
Je ne vous aime point, et n'en ai nulle envie ;
Mais que vous finirez par vous faire haïr.
Je raille, et n'entends pas du tout la raillerie.

M. DE PIENNE.

Je ferai mon profit de l'avertissement.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas, la plus vive tendresse
Sur vos deux cœurs agit également ;
Et vous vous querellez sans cesse !

M. DE PIENNE.

Eh mais, c'est par raffinement.
Toujours la paix, à la longue elle ennuie.
On se brouille un petit moment ;
On se boude, l'on s'injurie ;
Pour sauver la monotonie,

Il faut un raccommodement;
Et puis on s'aime à la folie
Jusqu'au premier évènement:
C'est ainsi que l'on remédie
A l'uniformité des scènes de la vie.

LA MARQUISE

Vous arrangez tout cela joliment.

M. DE PIENNE.

Mais j'oubliais un fait d'assez grande importance,
Et qui doit vous tranquilliser
Sur Charles Morinzer: malgré son opulence;
C'est ce que m'en ont dit ceux que j'ai fait jaser;
Il est humain, généreux et sensible.
D'un accueil assez brusque et pourtant accessible;
Vif, emporté, mais charitable et bon;
Il fait du bien à ce qui l'environne;
Il a bon cœur et mauvais ton:
Enfin son sang, qui pour un rien bouillonne,
Fait que souvent il déraisonne
Avec beaucoup d'esprit et beaucoup de raison.
On vient ainsi de me le peindre.
De tous ceux que j'ai consultés
Les avis se sont rapportés
Parfaitement; et vous devez peu craindre
Un homme en qui l'on voit toutes ces qualités.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *très-effrayé.*

Monsieur de Morinzer.....

LA COMTESSE ET LA MARQUISE.

Eh bien?

SAINT-GERMAIN.

Avec instance
Madame demande un moment d'audience:
Il a les yeux hagards et le ton du courroux.
Ah! si Madame en veut croire mon zèle,
Madame en cet instant ne sera pas chez elle:
Cet homme n'est pas sûr, et pourrait.....

LA COMTESSE.

Taisez-vous,
Faites monter.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

Je veux être présente.
La visite sera plaisante,
Et je vais m'amuser.

LA COMTESSE.

Non, non pas, s'il vous plaît.
Le Comte vous suivra jusqu'en mon cabinet.

LA MARQUISE.

Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Je crains vos folies;
Elles sont toujours bien jolies,
Mais il me faut en ce moment
Du sang-froid, du raisonnement,
Et non point d'aimables saillies.

LA MARQUISE.

C'est bien dommage, assurément;
L'entretien eût été charmant,
Mais vous allez être obéie.
(*A M. de Pienne.*)
Puisqu'avec vous il faut que je m'ennuie,
Venez, Monsieur.

M. DE PIENNE.

L'aimable compliment!
En vérité, vous êtes trop polie.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, MORINZER.

MORINZER.

Enfin, Madame, je vous vois!
Enfin je vous trouve une fois!

(*Repoussant un fauteuil qu'elle lui présente.*)
Ne vous dérangez pas. Asseyez-vous, de grâce.

LA COMTESSE.

Monsieur !.....

MORINZER.

Non, non; je suis fort bien debout.
Asseyez-vous.

LA COMTESSE.

Quand vous aurez pris place.

MORINZER.

Mon Dieu, point de façons. Je n'en veux point du tout.
Je vais, je viens, je me promène,
Je m'assieds..... Qu'avez-vous ? Vous respirez à peine.
Vous trouveriez-vous mal ? Quoi donc ? Je vous fais peur !
Juste Ciel ! J'ai bien du malheur !
Je vous déplais..... Qui, mon aspect vous gêne-...,
Qu'ai-je donc fait qui vous doive allarmer ?
Si vous saviez le sujet qui m'amène ?.....
Ne tremblez point, Madame, et daignez vous calmer.
Je suis un fou, moins à blâmer qu'à plaindre;
Je suis un fou, mais qui n'est point à craindre.

LA COMTESSE.

Je ne crains rien, Monsieur..... Un peu d'émotion
A votre aspect m'a rendue interdite.
Si j'avais eu quelqu'appréhension,
Je n'aurais pas reçu votre visite,

MORINZER.

Et dix fois; oui, dix fois je me suis présenté
A votre porte..... Un maudit Suisse,
Un gros coquin, que l'enfer engloutisse,
Avec son baragouin et son air empâté,
Moi, suppliant, m'a dix fois rejeté.
C'est par votre ordre, et sans cela le traître...

LA COMTESSE.

Je n'avais pas, Monsieur, l'honneur de vous connaître.....

MORINZER.

Me connaissez-vous mieux ?

LA COMTESSE.

Il ne tiendrait qu'à vous
De vous faire connaître avec un ton plus doux.

MORINZER.

C'est vrai, j'ai tort, mais telle est ma tournure;

Il faut me le passer, et je n'ai pas dessein
De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi. Je suis un franc marin,
Brave, loyal, honnête au fond de l'âme,
Un peu brusque, il est vrai; dur..... Mais j'ai pris mon pli;
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on est honnête homme et point du tout poli.

LA COMTESSE.

J'aime du moins votre franchise.
Cela répare tout.

MORINZER.

Oh! pour franc je le suis:
C'est le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux; mais permettez, Monsieur, que je vous dise
Qu'il faudrait prendre un peu l'air, le ton de Paris.

MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon!

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,
Etre galant, je le serai.
Aimez-moi seulement, voilà la grande affaire:
Ensuite à vos désirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Qe je vous aime?

MORINZER.

Eh oui!

LA COMTESSE.

J'ai reçu votre Lettre.....

MORINZER.

A propos, daignez me permettre,
Vous qui parlez politesse, bon ton;
Votre réponse à mon épître
Est-elle marquée à ce titre?
NON. Un seul mot. Rien qu'un mot: un seul *Non*.
Madame, en vérité vous êtes laconique:
Je vaux bien pour le moins qu'avec moi l'on s'explique.
Je l'avouerai, ce *Non* là me confond.
Les Françaises, dit-on, sont honnêtes, polies?
Vous me prouvez qu'elles sont bien jolies,
Mais honnêtes..... Ma foi ce billet là répond.

LA COMTESSE.

Autant que vous, Monsieur, ce trait me mortifie.
Ne me l'imputez point. Une indiscrette amie,
Et vainement j'ai voulu l'empêcher,
Pour s'amuser et par plaisanterie,
S'est malgré moi permis une saillie
Qui, vous et moi, Monsieur, a droit de nous fâcher ?

MORINZER.

Passe quand on se justifie.
Je gage que ce trait maudit,
Dont vous me semblez si honteuse,
Part de la maligne rieuse
Qui m'a pensé tantôt faire perdre l'esprit ?
J'ai pu vous en croire coupable !
Pardon, mille pardons..... Avec des yeux si doux,
De la malignité, de la hauteur !..... Qui, vous ?.....
Et j'ai pu le penser ! je suis trop condamnable.
Vous ne sauriez rien faire de blâmable.
Vous pouvez bien déranger mon cerveau,
Me désoler, m'envoyer au tombeau,
Sans avoir d'autre tort que celui d'être aimable.

LA COMTESSE.

Vous me flattez.

MORINZER.

Je dis la vérité.
A présent que sur vous, sur votre honnêteté
Il ne me reste plus de doute,
Revenons à l'objet qui m'amène en ces lieux ;
Je ne prends pas de chemins tortueux,
Je vais au but, et suis tout droit ma route.
Je vous aime, ma lettre a dû vous le prouver ;
Oui, je vous aime, et de toute mon âme ;
Voulez-vous m'épouser, Madame ?
Vous ne pouvez jamais trouver
D'époux qui sache aimer plus tendrement sa femme.
Mon bien est plus clair que le jour,
Et je le prouverai. Ma fortune est immense ;
Je la mets à vos pieds, ainsi que mon amour.
Acceptez-les tous deux, ayez cette indulgence.
Je ne veux point marchander votre main,
Elle n'a point de prix, cette main si chérie,
Et si, pour l'obtenir au gré de mes souhaits,
Rien qu'un seul jour, on demandait ma vie,
Ah ! de bon cœur je vous la donnerais.

LA COMTESSE.

Combien, Monsieur, vous me rendez confuse!
D'un procédé si beau mon cœur est pénétré...
Pour prix de tout l'amour que vous m'avez montré,
Faut-il vous dire, hélas! que ce cœur...

MORINZER.

Me refuse?
Et pourquoi? Qu'ai-je en moi qui soit si rebutant?
Je ne suis pas bien beau; mais, dans le mariage,
Est-ce tout qu'un joli visage?
Le caractère est le point important:
Lui seul survit à la jeunesse.
Six mois après l'hymen toute illusion cesse,
Et l'on se juge à la rigueur.
La beauté perd son pouvoir séducteur
On s'accoutume à la figure,
Et l'on se fait à la laideur.
Le temps est le creuset où l'amour vrai s'épure.
L'esprit, le jugement, les qualités du cœur,
Voilà le seul charme qui dure.

LA COMTESSE.

Il est vrai; mais...

MORINZER.

Mais... mais je vous déplais... Pourquoi?
Oui, oui, pourquoi? Quel est mon crime?
Est-ce de vous aimer? Hélas! c'est malgré moi.
Un funeste ascendant m'opprime,
Je vous le jure; et, sur ma foi,
En dépit de mon cœur l'amour me fait la loi.
Je déteste, à la fois, et j'aime mon martyre.
Je fuis, mais vainement, l'amour vers vous m'attire;
Il est partout, car partout je vous vois;
Pour mon malheur tout est amour, je crois,
Jusques à l'air que je respire.

LA COMTESSE.

Modérez-vous, Monsieur. Je vois, je plains, je sens
Le triste état où je réduis votre ame;
Cependant, pour nourrir cette si vive flamme,
Avez-vous consulté mes secrets sentimens?
Oui, Monsieur, vous m'aimez; mais me suis-je obligée
A vous payer du plus léger retour?
En quoi, Monsieur, par votre amour
Envers vous puis-je être engagée?

Daignez écouter la raison;
Ne me reprochez pas ce qui n'est point mon crime;
Mon cœur qui se refuse à votre passion,
Vous offre toute son estime.
La vôtre m'est due... Oui, vous me l'accorderez.
Je suis loin d'insulter aux maux que vous souffrez.
Je vois avec horreur ce triomphe bizarre;
Triomphe trop commun dans ce siècle insensé;
Dont croit jouir une femme barbare,
En déchirant un cœur qu'elle a blessé.

MORINZER.

Eh! voilà de tout point ce qui me désespère.
Non, je ne puis vous accuser de rien.
Il est vrai, je vous aime; oui, je vous aime... Eh bien?
C'est ma faute à moi seul si je ne puis vous plaire.
Les volontés sont libres, j'en convien.
Contre votre rigueur, qu'employer? Quelles armes?
De votre côté sont les charmes,
L'amour, l'amour seul est du mien.
Mais, dites-moi; répondez-moi, Madame,
Ai-je un rival? Soyez de bonne-foi;
Ce cœur qui ne peut être à moi,
Brûlerait-il d'une autre flamme?

LA COMTESSE.

Monsieur...

MORINZER.

Vous hésitez?... Quel mystère?... Parlez.
Vous êtes veuve, et... Ciel! vous vous troublez!
Oui, vous aimez, oui, vous êtes aimée!
Je suis né bon, naturellement doux;
Mais dans l'ardeur des mouvemens jaloux
Dont je sens mon ame enflammée,
Je suis un diable, au moins, je vous en averti.
Je veux voir mon rival, la chose est résolue.
Il faut que je le voye, il faut que je le tue,
Ou qu'il me tue, et que tout soit fini.

LA COMTESSE.

Vous abusez, Monsieur, de mon trop d'indulgence.
De quel droit venez-vous chez moi
Pénétrer mes secrets et m'imposer la loi?
De quel droit?... J'ai pitié d'un excès de démence
Qui vous emporte malgré vous.
Vous n'écoutez qu'un aveugle courroux,
Et j'y veux opposer toute ma patience.

Je ne vous ai point dit, je pense,
Qu'un autre m'inspirât des sentimens plus doux...
Mais cela fût-il vrai, qu'auriez-vous à me dire?
Maîtresse de ma main, ne puis-je disposer
D'un cœur sur qui, Monsieur, vous n'avez nul empire?
Parce que vous m'aimez, faut-il vous épouser?

MORINZER.

Oui, si c'est un bonheur pour vous d'être adorée.

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'arrachez un bien cruel aveu;
Mais je le dois à votre âme égarée.
J'ignore l'art d'entretenir un feu
Dont je ne suis point pénétrée.
Je ne vous aime point, et je n'épouserai
Qu'un homme à qui je plaise et que je chérirai.
Ce serait vous faire une offense,
Monsieur, ce serait vous trahir
Que vous donner la plus faible espérance
D'un bonheur incertain, fondé sur l'avenir.
Le ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre.
Ne vous obstinez point, par l'amour emporté,
A troubler ma tranquillité;
Et travaillons tous deux à vous rendre la vôtre.

MORINZER.

Il faut en convenir, je suis bien malheureux!
Je viens ici pour perdre l'inhumaine,
Pour la réduire à cet état affreux
Où d'un homme irrité me réduisit la haîne.
Je passe les monts et les mers,
Je viens du bout de l'univers
Dans le dessein de ruiner l'ingrate,
Mon honneur, mon bon droit, tout le veut, tout m'en flatte
De ce qui fut à moi la cruelle jouit,
Je la déteste, je l'abhorre;
Je veux la voir : je la vois, je l'adore;
Et mon projet s'évanouit.
Savez-vous qui je suis, femme injuste et barbare?
Soupçonnez-vous le sort qu'un seul mot vous prépare?
Je suis ce malheureux, ce fou si détesté,
Que le père le plus sévère,
Dans le transport de sa colère,
Autrefois a déshérité;
Que l'on crut mort, qui vit pour vous déplaire,
Pour vous aimer malgré votre inhumanité...

Je suis d'Estelan.

LA COMTESSE.

Vous!

D'ESTELAN.

Moi-même.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah! Montalais!... Je me meurs!

D'ESTELAN.

Malheureux!
Belle Sancerre!... Et c'est moi; moi, qui l'aime...
Dieu! c'est moi qui la plonge en cet état affreux!
(*Il appelle.*)
Au secours. Accourez...

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, D'ESTELAN, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquise.*

Eh! venez donc, Madame,

LA MARQUISE.

Quel bruit! Quels cris?

M. DE PIENNE.

O ciel!

D'ESTELAN.

Je conviens de mon tort;
Je suis trop vif... J'ai dit dans mon premier transport...
Mais pourquoi refuser aussi d'être ma femme?

LA MARQUISE.

Quoi, c'est là le sujet?... Votre brutalité...

LA COMTESSE.

Ah, mon amie!

D'ESTELAN.

Adorable Sancerre,
Oubliez ma vivacité;
Votre chagrin me désespère.
(*A la Marquise.*)
Obtenez mon pardon... Madame, en vérité,
J'étais troublé par la colère.

(*A M. de Pienne.*)

Monsieur, priez pour moi... j'aime, je suis jaloux;
J'ai peut-être un rival, un rival redoutable...
Ah! vous devez m'excuser tous.
Je suis trop amoureux pour être raisonnable.

LA MARQUISE.

La folie est un mal qui doit se pardonner.
Cela peut arriver à la meilleure tête.
Monsieur, on peut déraisonner,
Mais il faut au moins être honnête.

D'ESTELAN.

Eh, ventre bleu!

M. DE PIENNE.

N'oubliez pas, Monsieur,
Que vous êtes avec des femmes.

D'ESTELAN.

Je respecte beaucoup ces dames;
J'en aime une de tout mon cœur,
Et quoiqu'on soit, Monsieur, d'une rudesse extrême;
N'oubliez pas, tout le premier,
Que quoique marin et grossier,
Je ne puis pas vouloir offenser ce que j'aime.

M. DE PIENNE.

Je le veux croire, mais enfin...

LA COMTESSE.

Si vous saviez...

D'ESTELAN.

Laissons-là mes fureurs, et mon extravagance;
Que mes transports jaloux soient par vous oubliés.
J'ai, je vous le répète, une fortune immense;
Et je viens la mettre à vos pieds.

LA COMTESSE.

Ah, je vous crois, Monsieur, des biens considérables,
Et vous pouvez encor les augmenter.
Oui, je vais, dès ce soir...

D'ESTELAN.

Et veuillez m'écouter!
Sans vous, qu'ont-ils ces biens pour être désirables?

LA MARQUISE.

Quelle est donc cette énigme?

M. DE PIENNE.

A quoi tend ce discours ?

LA COMTESSE.

Monsieur est...

D'ESTELAN.

Non, Madame... Et pourquoi leur apprendre
Je ne suis rien... Je n'ai d'autre droit qu'un cœur tendre
Qu'un cœur brûlant des plus vives amours...
Acceptez-le, par grâce...

LA MARQUISE.

Il a perdu la tête.

M. DE PIENNE.

Mais, Monsieur, vous vous égarez...

LA COMTESSE.

Ah ! souffrez que je vous arrête,
Et de Monsieur, quand vous le connaîtrez,
Ainsi que moi, vous jugerez :
Il n'est point de cœur plus honnête.
Monsieur est d'Estelan, mon cousin...

M. DE PIENNE.

Lui ?

LA MARQUISE.

Qui, lui ?
Comment, il n'est pas mort !

D'ESTELAN.

Non, et pour tout vous dire,
Je revenais faire valoir ici
Un droit incontestable, et qu'on n'a pu proscrire.
Je fus jadis un fou... L'on peut l'être à vingt ans.
Pour une esclave de mon père
Je brûlai d'une ardenr légère.
La raison l'éteignit plus encor que le temps :
Mon père, mal instruit sans doute,
(*A la Comtesse.*)
M'exhéréda... Mon bien enrichit la vertu
Et la beauté, puisque vous l'avez eu :
J'y gagne plus qu'il ne m'en coûte ;
Mais jamais cet hymen, il est vrai, résolu,
Qui d'un père abusé m'attira la colère,
Ce projet fou, d'un âge téméraire,
Ce vil hymen ne fut jamais conclu ;
Et je venais pour rendre la justice
A mon bon droit, à l'équité propice,

Pour qu'on annulle un testament,
Qui, s'il ne me ruine, au moins me déshonore;
Mais je la vois, mais je l'adore,
Et bannis tout ressentiment.
Loin de vouloir lui ravir sa fortune,
Et ma vie et mes biens, je lui viens tout offrir.
Notre félicité commune,
L'équité, mon amour, tout doit nous réunir.
Mes amis, je vous en conjure,
Secondez-moi, tâchons de la fléchir.
Par une agréable imposture
Je ne sais point embellir mes discours.
Mon langage, mon cœur, mon esprit, mes amours
Sont sans apprêts, ainsi que la nature:
Mais mon langage est celui d'un bon cœur,
Mais ce cœur aime avec idolâtrie;
Et s'il faut perdre, hélas! l'espérance chérie
D'être un jour son époux, de faire son bonheur,
Soyez assez humains pour m'arracher la vie!

LA MARQUISE.

Mais s'il était moins brusque, il est intéressant.

LA COMTESSE.

Ah, Monsieur! comment reconnaître
Un procédé si noble et si touchant?
Après les sentimens que vous faites paraître,
Lorque vous inspirez un intérêt si grand,
Faut-il, hélas! pour me confondre
Que mon cœur soit contraint...

LA MARQUISE.

Laissez, je vais répondre.
Vous êtes fort émue, et je suis de sang-froid;
Je vais discuter votre droit.

D'ESTELAN.

Et quel droit, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Mais celui qui subsiste:
Le testament.

D'ESTELAN.

Abus.

LA COMTESSE.

Monsieur, je me désiste
De tout droit à vos biens. L'acte fût-il meilleur,
Eussiez-vous encor plus mérité la colère

Et la punition sévère
De votre père et de mon bienfaiteur...
Vos titres sont incontestables,
Et des miens contre vous je ne veux point m'armer.
Plus les biens sont considérables,
Plus vous devez les réclamer,
Et moins je dois les garder davantage:
Ils sont à vous, rentrez dans tous vos droits.
L'exacte probité ne connaît point de lois
Qui puisse autoriser le vol d'un héritage.

LA MARQUISE.

Que faites-vous ?

D'ESTELAN.

Comment?

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi, Monsieur.
Quant à l'hymen que vous avez en vue,
De tous les biens que je vous restitue,
Il ne me reste que mon cœur;
Souffrez que j'en sois la maîtresse.
Je sens, ainsi que je le dois,
L'honneur que me fait votre choix;
Mais commande-t-on la tendresse ?
Plus vous m'aimez, plus je dois de retour
Au sentiment qui vous anime.
Je ne puis vous offrir que la plus tendre estime,
Et l'estime est trop peu pour payer tant d'amour.
Reprenez tous vos biens. Au bonheur de ma vie
Ils ne contribueraient que médiocrement:
Que l'amitié soit le seul sentiment
Qui pour jamais l'un à l'autre nous lie!
Est-ce un si grand effort? Vous m'aimiez comme amant,
Aimez-moi comme votre amie.

D'ESTELAN.

Et vous me regardez, cruelle!... Et vous parlez;
Et votre voix enchanteresse
Dans ce cœur que vous désolez,
Par les plus doux accens, ajoute à mon ivresse;
Et tout en vous, tout est fait pour charmer.
Les grâces, la beauté, l'esprit, le caractère;
Vous unissez tout ce qu'il faut pour plaire,
Et vous voulez que je cesse d'aimer!
Point d'amitié! Non, mon âme brûlante
Ne peut se contenter d'un sentiment si froid.

A de l'amour c'est de l'amour qu'on doit :
Soyez ma femme, mon amante,
Et que rien que la mort ne brise nos liens.
Moi, j'irais reprendre vos biens !
Je ne suis que trop riche, et cela m'importune.
Que me serait, sans vous, la plus haute fortune ?
C'est vous seule, c'est vous que je veux, oui, vous, vous.
Je veux que vous soyez ma femme ;
Et, malgré vous; oui, malgré vous, Madame;
Il faut que je sois votre époux.

LA MARQUISE.

Il est fort, celui-là !

M. DE PIENNE.

Que pouvez-vous prétendre ?
Eh, quels seront vos droits, quand Madame consent
A renoncer pour vous au testament ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, dès ce soir je saurai tout vous rendre.

D'ESTELAN.

Et moi, Madame; et moi, je ne veux rien reprendre;
Je veux plaider.

LA COMTESSE.

Plaider ! Vous, Monsieur ? Et pourquoi ?
Je rends tout.

D'ESTELAN.

Il m'importe, et je veux plaider, moi.
Nous plaiderons.

LA MARQUISE.

Si j'étais à sa place
Je ne vous ferais point de grâce,
Homme grossier, homme entêté !
Vous plaidez par malice; et, craintive, elle n'ose...
Elle a bon droit et gain de cause.
Déshérité !... cent fois déshérité !...

LA COMTESSE.

Eh ! laissez donc.

D'ESTELAN.

Non, non, qu'elle poursuive.
Contre votre beauté, contre ce ton si doux,
Qui me désarme et me captive;
Ses injures et son courroux
Mieux que mon cœur me servent contre vous.
Adieu; si du procès l'issue est incertaine;

Si je le perds, du moins, je saurai me venger.
Vous êtes cruelle, inhumaine;
Mon cœur de vos liens ne peut se dégager.
Un procès vous fait de la peine;
Et moi, je veux plaider pour vous faire enrager.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA COMTESSE.

Eh! Monsieur, arrêtez...

LA MARQUISE.

Monsieur?

M. DE PIENNE.

Il prend la fuite.
Moitié tendre, moitié brutal,
Cet homme est bien original!

LA MARQUISE.

Je croyais m'amuser un peu de la visite;
Il m'a prouvé que je croyais fort mal.

LA COMTESSE.

A Montalais en mariage,
Je croyais apporter un immense héritage;
Je m'en flattais jusqu'à ce jour.
Mes biens sur sa maison, non moins pauvre qu'illustre,
Allaient répandre un nouveau lustre;
Et je n'ai plus pour dot que le plus tendre amour!

LA MARQUISE.

Eh! que faut-il de plus à sa tendresse extrême?

M. DE PIENNE.

Quel bien plus précieux est-il pour un amant?

LA COMTESSE.

Ah! renonce-t-on aisément
Au plaisir, au bonheur d'enrichir ce qu'on aime?

LA MARQUISE.

J'entends du bruit.

LA COMTESSE.

C'est lui, je le sens à mon cœur.

M. DE PIENNE.

Madame, c'est lui-même.

LA COMTESSE.

Ah ! que va-t-il apprendre ?
Quelle nouvelle !

M. DE PIENNE.

Il aime avec ardeur.
Ses biens sont votre amour, sa richesse est l'honneur.
Ce coup n'a rien qui puisse le surprendre.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, MONTALAIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Cher Montalais !

MONTALAIS.

Enfin, je vous revois !
Après trois mois d'une pénible attente ;
Ce jour heureux me rend tout à-la-fois
Et mes amis et mon amante. . .
Mais quels tristes regards, et quel sombre maintien !
Sur quel sujet roulait votre entretien ?
Vous est-il arrivé quelque accident funeste ?
Vous ne me dites rien.

LA COMTESSE.

Hélas !

LA MARQUISE.

Ah ! Montalais !

M. DE PIENNE.

Nous ne sommes pas gais.

MONTALAIS.

Cela se voit de reste.
Est-ce parce qu'on juge aujourd'hui mon procès ?

LA MARQUISE.

Nous étions tous d'une gaîté charmante !
J'ai bien ri ce matin, et nous pleurons ce soir.

MONTALAIS.

Vous m'effrayez !

LA COMTESSE.

Je viens de recevoir
Une visite à coup sûr étonnante.

MONTALAIS.

Et de qui donc ?

LA MARQUISE.

D'un fou.

MONTALAIS,

Quel est-il ?

LA COMTESSE.

Mon cousin.

MONTALAIS.

Et lequel ?

M. DE PIENNE.

D'Estelan.

MONTALAIS.

D'Estelan !

LA COMTESSE.

Oui, lui-même.

LA MARQUISE.

Il réclame ses biens.

LA COMTESSE.

Il a des droits.

M. DE PIENNE.

Il l'aime.

LA COMTESSE.

Le testament est nul.

LA MARQUISE.

Plein d'une ardeur extrême
Il offre, avec son cœur, sa fortune et sa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obstine à ne rien reprendre.

LA COMTESSE.

Je ne veux point plaider, je veux...

MONTALAIS.

Il faut tout rendre.

LA COMTESSE.

Ah ! Montalais, c'est mon dessein ;
Mais en rendant un si riche héritage,
La pauvreté devient mon seul partage,
Et l'hymen fortuné dont mon cœur ce matin
Se formait la plus douce image...

MONTALAIS.

Et cet hymen comblera tous nos vœux.
O mon amie ! un peu moins de richesse,
Et toujours la même tendresse ;
Nous n'en serons que plus heureux.
Avec de si grands biens jouit-on de soi-même ?
Peut-on jouir de ce qu'on aime ?
L'ambition, ce démon de la Cour,
Emporte lui seul des années.
En cent projets, formés et détruits tour-à-tour,
Combien se perdent de journées !
Les heures, malgré nous, s'envolent sans retour
Par de vains plaisirs entraînées ;
Il reste à peine un moment pour l'amour.
J'acceptais les bienfaits d'une main aussi chère.
Je les acceptais sans rougir ;
L'amour ennoblit tout quand l'amour est sincère ;
Et c'est à moi maintenant de jouir
Du plaisir qu'espérait Sancerre,
Et du bonheur qu'on vient de lui ravir.
Oui, chère amante, aimable et tendre amie,
Le peu que j'ai, mon amour et ma vie,
Jouissez-en comme de vos bienfaits ;
Tout est à vous. Si ma tendresse,
Si les soins, si le cœur de l'heureux Montalais
Peuvent vous tenir lieu d'une immense richesse,
Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

LA COMTESSE.

Ah ! vous aviez raison, de Pienne !...
J'accepte tout... Je te donne ma foi,
Je reçois à jamais la tienne.
Ton cœur est le seul bien, le seul qui m'appartienne,
Et ta tendresse est tout pour moi..
Mais, Montalais, voici l'heure fatale...

MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au palais.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus incertain que le sort d'un procès.
Votre fortune en dépend... Rien n'égale
Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Mal à propos votre esprit se tourmente ;
Mon avocat dit ma cause excellente ;

J'attends l'événement avec tranquillité.
Venez me voir juger.

LA COMTESSE.

Non; je suis trop tremblante.

MONTALAIS.

Moi j'ai d'heureux pressentimens.

LA COMTESSE.

Permettez qu'ici je demeure.
Allez, ne perdez point de temps...
Je saurai mon sort dans une heure.
(*A la Marquise.*)
Allez-vous au palais ?

LA MARQUISE.

Non, je reste avec vous.
Je suis femme, sans doute, et des plus curieuses,
J'aime à pouvoir porter des nouvelles heureuses;
Mais je vous immole mes goûts.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... Allez... Je vais écrire
A ce fou, qui, dans son délire,
S'obstine à refuser son bien;
Qui veut plaider quoi qu'on puisse lui dire,
Ou s'unir avec moi d'un éternel lien.
Oui, je vais profiter du temps de votre absence,
S'il daigne m'accorder un moment d'entretien,
Pour le dissuader de son extravagance.
(*A Montalais.*)
De la fortune, hélas! je n'exige plus rien;
Je partage la tienne, et le Ciel équitable
Va t'assurer un bien qui suffit à tous deux.
Si d'une tendre amante il écoute les vœux,
L'événement te sera favorable;
Le triomphe t'attend, et nous sommes heureux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE Ire.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

Oui, Madame, à l'instant il doit ici se rendre.
Votre billet l'a, dit-il, enchanté.
Il n'est plus en colère, il me l'a répété,
Madame, en me forçant de prendre
Des gages évidens de générosité.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, je vais l'attendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, *seule.*

Pour la dernière fois parlons à d'Estelan :
C'est la Marquise qui l'irrite.
En le contrariant elle aigrit, elle excite
Un cœur né vif, et d'ailleurs excellent.
Seule sur son esprit j'aurai bien plus d'empire,
Il ne pourra me résister.
La douceur seule peut séduire
Un caractère ardent, prompt à se révolter.
Il ignore que l'hyménée
Doit avec Montalais unir ma destinée,
Il me croit libre; eh bien, prolongeons son erreur.
S'il faut qu'un jour la vérité l'éclaire,
Ah ! que ce soit du moins sans faire son malheur !
Qu'il ne pénètre enfin ce douloureux mystère
Qu'après avoir triomphé de son cœur.
J'éprouve, par le mien, quelle peine cruelle
Doit ressentir un cœur tendre et fidèle
Qui perd, et pour jamais, l'objet de son amour...

Ah, Montalais! peut-être à l'instant même
Quand tu m'adores, quand je t'aime,
On nous sépare sans retour!
Le gain de ton procès décide ta fortune.
Et... mais chassons une idée importune
Qui me poursuit et qui fait mon tourment...
De mes yeux, malgré moi, je sens couler des larmes;
Je réfléchis, mais vainement.
Que la raison a de fragiles armes!
Et qu'il est mal aisé de vaincre ses allarmes,
Lorsqu'on tremble pour son amant!
On vient, c'est d'Estelan... Renfermons en moi-même
Et mes chagrins et mon désordre extrême.

SCÈNE III.

D'ESTELAN, LA COMTESSE.

D'ESTELAN.

Me voilà... grâce au ciel, nous serons sans témoins?
Je hais bien fort votre insigne rieuse,
Et votre grand Monsieur... Sa mine sérieuse
Me glace et me déplaît... Si je vous aimais moins,
Je serais bien honteux de la sotte colère
Que j'ai fait voir tantôt en vous quittant.
Je me suis comporté vraiment comme un enfant;
Mais ce n'est pas ma faute... Un maudit caractère,
Un vice d'éducation...
Grace! clémence, adorable Sancerre;
J'aime, et c'est bien assez pour ma punition.
Les fautes de l'amour aisément se pardonnent:
Il n'a pas les yeux bien ouverts,
Il nous mène tout de travers,
Et les passions déraisonnent.

LA COMTESSE.

Je ne me souviens plus de rien:
Quand votre faute est par vous reconnue;
Je l'oublie, et n'ai d'autre vue.
En obtenant de vous cet entretien,
Que d'éclaircir vos doutes sur un bien
Que l'équité veut que je restitue.

D'ESTELAN.

Eh quoi! toujours me parler de cela!
Au diable le sot héritage.

Parlons de mon amour, de mes offres... Voilà
Ce qui me touche davantage.

LA COMTESSE.

Promettez-moi de m'écouter
Sans vivacité, sans colère.

D'ESTELAN.

Oui, oui, je me corrige, et mon sang se tempère,
Je vous promets de ne pas m'emporter.

LA COMTESSE.

Tout Paris est instruit d'où me vient ma fortune.
Vous méritez, à ce qu'on croit, le sort
Que vous fit éprouver votre père à sa mort.
Telle est l'opinion commune.
On apprendra bientôt que, sans nul fondement,
On vous traita comme un coupable.
La vérité perce malaisément,
Mais elle n'a besoin que d'un jour favorable,
Et son triomphe en est plus éclatant.
Plus le public aujourd'hui vous accable,
Plus il sera pour vous dans un moment.
Je n'aurai plus en lui qu'un juge inexorable,
Peut-être même il me croira capable
D'avoir dicté le testament.
Le monde ne peut se résoudre
A ne porter qu'un jugement certain;
Il veut des preuves pour absoudre,
Il condamne sans examen.
S'il faut que de nos cris le barreau retentisse,
Quel champ pour la malignité!
On dira que je veux employer la justice
A consacrer l'iniquité.
Si l'hymen nous unit, on dira que certaine
De perdre un bien que la loi m'eût ôté,
J'ai, pour le conserver, sacrifié sans peine
Mon penchant et ma liberté.
Vous ignorez, Monsieur, tout ce que peut l'envie
Pour noircir la plus belle vie.
La médisance est son premier secret.
Si la vertu l'emporte, et s'il est sans effet
A son secours survient la calomnie.
On vous méprise, l'on vous hait,
Et celui qui sur vous lança le premier trait,
Est le seul qui vous justifie.
Jugez, après cela, si je dois m'exposer

A des bruits dont en vain je voudrais me défendre;
Si nous devons plaider, quand je veux tout vous rendre,
Et si je puis vous épouser.

D'ESTELAN.

Eh que vous font les propos du vulgaire ?
Pour exercer sa malice ordinaire,
Viendra-t-il chez vous vous chercher?
D'ailleurs ses traits ne peuvent vous toucher :
Pour les braver, vous avez un asile :
C'est votre conscience. On doit être tranquille
Quand un pareille témoin n'a rien à reprocher.
Mais, malgré les détours que vous prenez, Madame,
Je pénètre, je lis jusqu'au fond de votre âme.
Vous êtes généreuse, et vous avez pitié
D'un malheureux dont la raison s'altère ;
Vous ne prétendez pas, quand je ne puis vous plaire,
Que par un dur refus je sois humilié :
Vous savez l'adoucir par tant de politesse,
Par une voix si tendre, un ton si pénétré,
Que le cœur est forcé de vous aimer, traîtresse,
Quand pour vous il est déchiré.
Je suis sans art, mais je vois votre adresse;
Et je vous en sais bien bon gré.
Il faut donc renoncer à la douce espérance
De vous voir à mon sort unir votre destin?
Je ne prétends vous faire aucune violence...
Sans le cœur qu'est-ce que la main ?
Et vous ne m'aimez pas. J'en ai la triste preuve.
Mais, n'aimez-vous personne ?... Allons, en bonne foi,
Est-il quelqu'un plus fortuné que moi ?
Voulez-vous toujours rester veuve ?

LA COMTESSE.

J'ignore quel destin me réserve le Ciel.
Et ce qu'en ce moment sur mon sort il prononce ;
Je ne puis rien répondre de formel :
Peut-être pour jamais il faut que je renonce
Aux doux plaisirs d'un amour mutuel...
Voilà dans cet instant ce que mon cœur m'annonce,
Et mon veuvage est peut-être éternel.

D'ESTELAN.

Tant mieux ! si ne pas plaire est un chagrin sensible,
Si de votre froideur je suis désespéré :
Mon mal serait encor mille fois plus horrible
Si quelqu'un m'était préféré.
Me voilà plus tranquille !... Ainsi, sur l'héritage,
Vos scrupules hors de saison...

LA COMTESSE.

Voici le testament, les papiers...

D'ESTELAN.

A quoi bon ?

LA COMTESSE.

Je ne puis plus les garder davantage.

D'ESTELAN.

Je n'en veux point, vous dis-je, et je suis riche assez.
C'est en vain que vous me pressez.

LA COMTESSE.

Prenez, Monsieur, prenez, je suis inébranlable.

D'ESTELAN.

Mais réfléchissez donc, ô femme inconcevable !
Vous n'aviez rien, et je dois le savoir,
Quand monsieur d'Estelan vous fit son héritière ;
Sa fortune est tout votre espoir :
Que vous restera-t-il en la perdant entière ?

LA COMTESSE.

L'honneur d'avoir fait mon devoir.

D'ESTELAN.

Qui que tu sois... ange... génie...
Car tant de grandeur d'âme et tant de loyauté
Ne sont pas d'un mortel, tes vertus t'ont trahie...
Tu n'as rien de l'humanité
Que la forme et que la beauté.
Qui que tu sois, je t'en supplie,
Laisse-moi t'adorer, laisse-moi t'enrichir.
Reprends tous ces papiers, dont l'aspect m'importune ;
Il n'appartient qu'à toi d'honorer la fortune,
Si la vertu peut l'ennoblir.
Reprends...

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, D'ESTELAN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *entrant étourdiment.*

Est-il parti ?

D'ESTELAN.

Non, pas encor, Madame.

LA MARQUISE.

Et voulez-vous toujours épouser ou plaider ?

D'ESTELAN.

La chose en rien ne doit vous regarder.

Ce n'est pas vous que je voulais pour femme,
Le Ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder.

LA MARQUISE.

Qu'il est galant !

D'ESTELAN.

Je suis vrai.

LA COMTESSE.

J'ai la gloire
D'avoir changé Monsieur. J'ai su le disposer...

D'ESTELAN.

La raison sur l'amour remporte la victoire.
Je ne m'obstine plus à vouloir l'épouser.
Je suis bouillant, je suis colère.
Mais après tout, quand je ne sais pas plaire
Je ne sais pas tyranniser.

LA MARQUISE.

C'est pour moi seule au moins qu'il n'est jamais aimable.
Je suis charmée au fond de vous voir raisonnable.
Mais comment vouliez-vous qu'elle pût vous aimer ?
Est-ce au moment qu'un heureux hyménée
Doit avec Montalais unir sa destinée,
Que vous pouviez prétendre à l'enflammer ?

D'ESTELAN.

Quoi ?

LA COMTESSE.

Juste Ciel... Marquise...

LA MARQUISE.

Elle a dû vous le dire.
Oui, Montalais est un homme charmant.

D'ESTELAN.

Elle l'aime ?

LA COMTESSE.

Arrêtez... je souffre le martyre.

LA MARQUISE.

Vous savez bien que pour elle il soupire
Depuis six ans... Oui, Monsieur, constamment.

D'ESTELAN.

Quoi ! vous aimez !

LA MARQUISE.

Ce n'est pas un mystère.

D'ESTELAN.

Quoi ! vous vous mariez ?

LA MARQUISE.

Dès demain, je l'espère.

D'ESTELAN.

Vous m'avez trompé ?... vous !... Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Ah ! ciel !
Qu'avez-vous fait ?

LA MARQUISE.

Mais une étourderie,
Si ce que je crois est réel.
Aussi de vos desseins que n'étais-je avertie ?
C'est quelque chose de cruel,
Il est dur d'ignorer les secrets d'une amie.
On pense la servir contre un original,
On veut bien faire, et l'on fait mal.

LA COMTESSE.

Mais la discrétion était si naturelle !
Vous connaissez le fougueux d'Estelan,
Sa brusquerie et son sang pétillant :
Vous ne pouvez douter que la moindre étincelle
N'enflamme un esprit si bouillant :
Comment ne pas sentir que je devais me taire
Sur mon hymen, sur le nom d'un époux ?
Aux premiers transports d'un jaloux,
Heureux peut-être autant que téméraire,
Ne devais-je donc pas soustraire
L'objet de mes vœux les plus doux ?

LA MARQUISE.

Je reconnais ma faute, et j'en suis bien honteuse.
Quoi, d'Estelan ?... Je suis bien malheureuse.

LA COMTESSE.

Calmez-vous ; le danger peut encor s'éviter.
Sur Montalais j'ai quelque empire ;
Et quant à d'Estelan, le moment du délire
Est le seul avec lui qui soit à redouter.

LA MARQUISE.

En vérité, vous me rendez la vie.

LA COMTESSE.

Mais ils ne viennent point... J'attends, en frémissant,
Un arrêt bien intéressant.

LA MARQUISE.

Dans votre cour j'entends un équipage.....
Et votre doute enfin va se voir éclairci.
Vous pâlissez?...

LA COMTESSE.

Moi!

LA MARQUISE.

Reprenez courage :
Le cœur me dit que tout a réussi.

LA COMTESSE.

Puisse le Ciel accomplir le présage!
Je ne me soutiens plus... Je tremble.

LA MARQUISE.

Les voici.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Ciel! vous avez perdu votre cause!

MONTALAIS.

Oui.

LA MARQUISE.

On vous condamne?

M. DE PIENNE.

Il n'est plus d'espérance.
Dépens, dommages, intérêts;
Il perd tout avec son procès.

LA MARQUISE.

C'est une iniquité, c'est une préférence.

MONTALAIS.

Mes Juges ont raison, et j'étais abusé.
De l'examen des faits je m'étais reposé
Sur un homme que l'apparence
A sans doute séduit plus que l'appât du gain.

Je regardais mon droit comme certain,
J'agissais avec confiance;
Mais au simple exposé, dès le premier rapport,
J'ai de mes faibles droits senti l'insuffisance;
J'ai prévu quel serait mon sort,
Et me suis prononcé moi-même ma sentence.
Je sens combien le coup est accablant,
Et ne me vante point du fastueux courage
De voir mon sort d'un œil indifférent.
Mon malheur est d'autant plus grand
Qu'une autre avec moi le partage.
O! ma plus tendre amie! Est-ce-là le destin,
Est-ce-là le bonheur dont encor ce matin
Nos yeux entrevoyaient la séduisante image?
Tout a changé pour nous dans l'espace d'un jour,
Et contre un si terrible orage
Nous ne pouvons opposer que l'amour.
Vous ne me dites rien! quel silence funeste!
Ah! je n'ai rien perdu si votre cœur me reste.....
Sancerre!..... Eh quoi, loin de me consoler,
Vous détournez la vue, et craignez de parler?

LA COMTESSE.

Ah! Montalais!

MONTALAIS.

Eh bien?

LA COMTESSE, *à part.*

Quel sacrifice!
Il est affreux; il faut qu'il s'accomplisse.

MONTALAIS.

Qu'avez-vous donc; et d'où vient qu'aujourd'hui?...

LA COMTESSE.

Vous allez tout savoir.

MONTALAIS.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Monsieur de Pienne.
Et vous, Marquise, un moment avec lui
Permettez que je m'entretienne.

LA MARQUISE.

Très-volontiers; mais qu'il me soit permis
De vous bien rappeler, à l'un ainsi qu'à l'autre,
Que, quel que soit son malheur et le vôtre,
Vous avez encore des amis.

LA COMTESSE.

Voilà mon seul espoir.

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous lui dire ?
Quel est votre dessein ?

LA COMTESSE.

Vous le saurez bientôt.

M. DE PIENNE.

Vous m'effrayez, Madame, il faut.....

LA COMTESSE.

Ah ! cher Comte !

M. DE PIENNE.

Je me retire.
(*Il sort avec la Marquise.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, MONTALAIS.

MONTALAIS.

Je vous regarde et je frémis.....
Sancerre, qu'allez-vous m'apprendre ?
D'un froid mortel tous mes sens sont saisis.....
Pour la première fois je crains de vous entendre.

LA COMTESSE.

Oppose à nos malheurs un cœur plus affermi.
Tu m'es bien cher !..... Ah ! Montalais ! mon âme
Ne le sentit jamais comme aujourd'hui.
Dans ce cœur malheureux rien n'éteindra la flamme
Dont l'embrâsa pour toi le Ciel qui t'a trahi.
Jusqu'au dernier soupir je te serai fidelle ;
Je vivrai pour toi seul, et t'en donne ma foi ;
Mais il faut renoncer à moi.

MONTALAIS.

Sancerre !

LA COMTESSE.

Il faut briser la chaîne la plus belle ;
Et pour jamais nous séparer.
Plains moi du sort affreux où je suis condamnée ;
Mais ne prétendons plus à l'heureux hymenée
Que le plus tendre amour m'avait fait espérer.
Je vais ensevelir au fond d'une retraite

Ma douleur, les combats qu'il faudra soutenir;
Je vais ne m'occuper que de ton souvenir;
De la perte que j'aurai faite,
Jusqu'à la mort je vais m'entretenir.
Un cloître..... Désormais voilà mon seul asile.
Si je te sais heureux, j'y vivrai plus tranquille.
Tu viens de perdre tout; vis pour tout réparer;
Tu le dois, tu le peux, remplis ta destinée;
La mienne est d'être infortunée,
Et de vivre pour te pleurer.

MONTALAIS.

Est-ce un songe effrayant dont l'horreur m'environne?
C'est vous; c'est vous que mon malheur étonne.....
Si quelqu'un me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru.
Ah! malheureux! j'ai tout perdu,
Et Sancerre aussi m'abandonne!

LA COMTESSE.

Quel soupçon! Quel reproche! Ingrat, il est affreux.
Je te pardonne cet outrage;
Du désespoir c'est le langage,
Et tu serais plus juste, étant moins malheureux.
Connais le cœur de ton amante,
Ce cœur que tu viens d'outrager,
Qui t'aime, qui ne peut changer;
Qui voit ton sort sans épouvante,
Trop heureux de le partager:
S'il n'aimait que pour lui, si sa tendresse extrême
Ne préférait ton bonheur au sien même.
Que veux-tu faire, et quel est ton dessein?
Tu sers avec honneur, et dans ton sort funeste,
A peine il suffira de ce peu qui te reste
Pour soutenir ton rang et faire ton chemin.
A tes yeux, que l'amour fascine,
J'offre une vérité terrible; mais enfin,
Veux-tu qu'en te donnant la main
J'aide à consommer ta ruine.
Par le retour de d'Estelan
La pauvreté devient mon seul partage;
Irai-je en dot, et pour tout héritage,
Porter à mon époux ce funeste présent?
Songe à ton nom, songe à mon sang,
A ce qu'exigeront de nous en mariage
Et ta naissance et notre rang;
Et considère après si le sort qui t'opprime
De nous unir encor nous permet le bonheur.
Pour adoucir un revers plein d'horreur

Tu peux mettre à profit et la publique estime,
Et ton service et ta faveur.....
Ah! laisse-moi, dans l'ardeur qui m'anime,
Supporter seule, ami, notre commun malheur.
C'est bien assez d'une victime.

MONTALAIS.

Qui vous, cruelle; vous m'aimez,
Et votre bouche ose ici me prescrire
De renoncer au seul bien où j'aspire?
Et vous m'aimez, vous m'estimez?
Grand Dieu! Je saurais mon amante
Plaintive, isolée et souffrante
Dans l'horreur de la pauvreté;
Et moi, d'une âme indifférente,
Occupé de moi seul et de ma vanité,
J'irais flatter la fortune insolente;
Solliciter près d'elle un regard de bonté,
Et mendier sa faveur inconstante,
Pour briller un moment d'un éclat emprunté?
Non, ce n'est point ainsi qu'on aime,
Que j'aimerai jusqu'à la mort.
Le Ciel vous persécute, il m'accable de même;
Heureux ou malheureux, je subis votre sort;
Tous deux faisons tête à l'orage;
Avec un même cœur, ayons même courage;
Opposons notre amour et son commun effort
Au sort qui tous deux nous outrage....
Voilà de deux amans, oui, voilà le langage,
Lorsque l'on veut les traverser.
Ce sont-là les discours que l'amour leur inspire;
C'est-là ce qu'ils doivent penser;
Et voilà ce qu'il fallait dire.

LA COMTESSE.

* Je l'aurais dit, ingrat, si j'aimais faiblement,
Si je brûlais d'une flamme vulgaire.
Ce n'est-là que l'effort d'un amour ordinaire;
C'est un devoir qu'on remplit aisément;
Mais pour l'objet d'une tendresse extrême,
Détruire son propre bonheur,
A sa félicité sacrifier son cœur,
Tout immoler pour lui jusqu'à son amour même;
Voilà d'une héroïque ardeur,
Voilà vraiment l'effort suprême;
Voilà ce que je veux, et c'est ainsi que j'aime.

MONTALAIS.

Quoi, vous consentiriez?.....

LA COMTESSE.

Ta gloire est tout pour moi.
Je veux la sauver malgré toi
Du piége dangereux que lui tend ta faiblesse.
Je te conserve ma tendresse,
Et je te rends et ta main et ta foi;
Mais de tes sentimens j'exige un dernier gage,
Et mon estime est à ce prix.
De ma fortune accepte les débris;
Joints au reste de ton naufrage,
Ils pourront aider ton courage
A triompher des destins ennemis.
Si tu m'aimas jamais; si tu m'aimes encore;
Pourras-tu refuser à ce cœur qui t'adore,
Que ton malheur au moins soit allégé par lui;
C'est une grâce que j'implore;
S'il faut te l'ordonner, je le veux, obéis. *

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, MONTALAIS, D'ESTELAN, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquise et à M. de Pienne, qui veulent l'empêcher d'entrer.*

Pourquoi voulez-vous m'interdire
L'accès de cet appartement?
Je veux la voir, lui parler.....

M. DE PIENNE.

Un moment.

D'ESTELAN.

Il faut que je la voie à présent.

LA MARQUISE.

Quel délire!

D'ESTELAN.

Je la verrai, vous dis-je..... A la fin, m'y voici.
Parbleu, Madame, on a bien de la peine.....
Ah! vous n'êtes pas seule ici?
Quel est ce Monsieur-là?..... Montalais? Oui, c'est lui.
Bon jour, Monsieur. Je sais quel sujet vous amène,
Vous aimez ma Cousine..... Et moi, je l'aime aussi;

* Ce qui est entre les deux astériques ne se dit point à la représentation.

Mais elle ne me voit qu'avec indifférence;
Et vous êtes aimé..... C'est fort bien fait à vous.
Malgré tout mon amour, malgré sa violence,
Vous allez donc enfin devenir son époux!

MONTALAIS.

Son époux!..... Ah!

D'ESTELAN.

Quoi vous versez des larmes?
Je ne viens point ici pour vous donner d'alarmes.....
Et vous aussi..... Vous pleurez..... Et pourquoi!

LA COMTESSE.

Que voulez-vous savoir?

D'ESTELAN.

Son chagrin et le vôtre.
Dites-m'en le sujet : vite, dites-le moi.
Pourquoi pleurez-vous l'un et l'autre?
Est-ce encore moi?... Je suis bien malheureux!
Me faites-vous un crime, hélas! de ma faiblesse?
Je ne viens point troubler votre tendresse.
L'hymen va vous unir tous deux.....
Et moi je pars, je quitte à jamais la contrée
Qui, pour mon désespoir, à moi vous a montrée.
Je vais mettre entre nous l'immensité des mers.....
Puisse votre image adorée
Cesser de tourmenter mon âme déchirée,
Et ne pas me poursuivre au bout de l'Univers!
Vous, heureux l'un par l'autre.....

MONTALAIS.

Ah! jamais l'hyménée
Ne joindra notre destinée!
Du sort le plus affreux j'éprouve tous les coups.....
Je suis, Monsieur, plus malheureux que vous.

D'ESTELAN.

Je ne vous comprends point.

MONTALAIS.

Elle renonce au monde.
Dans une obscurité profonde
L'ingrate court s'ensevelir.....
Au fond d'un cloître.....

D'ESTELAN.

Vous!

LA MARQUISE.

O ma chère Sancerre!

D'ESTELAN.

Expliquez-moi donc ce mystère.

M. DE PIENNE.

Sancerre, vous voulez nous fuir ?
De son procès perdu vous voulez le punir ?

MONTALAIS.

Tout à la fois généreuse et cruelle,
Elle veut s'immoler, dit-elle, à mon bonheur.
Elle me rend ma liberté, mon cœur,
Et m'ordonne d'aller loin d'elle
M'appuyer des secours d'une faible faveur
Pour rappeler à moi la fortune infidelle.

LA COMTESSE.

Vous le devez et je le veux;
Soumettons-nous au sort qui nous sépare.

D'ESTELAN.

Et c'est moi, juste Ciel, qui les rend malheureux !
Moi, je serais assez barbare
Pour désunir deux cœurs si généreux !
Vous allez le quitter ? Vous voulez qu'il renonce
Au bonheur d'être votre époux ?
Vous voulez donc sa mort ? Dites, la voulez-vous ?
C'en est l'arrêt qu'ici votre bouche prononce.
Si je ne puis oublier vos attraits,
Lorsque pour moi vous êtes inflexible,
Lui qui, blessé des mêmes traits,
A réussi du moins à vous rendre sensible,
Dites-moi, pourra-t-il vous oublier jamais ?
Et vous, cruelle, oui, vous-même;
La générosité vous aveugle aujourd'hui.
Demain vous sentirez peut-être autant que lui
Qu'il faut mourir quand on perd ce qu'on aime.
Vous l'exigez de lui, vous vous séparerez,
Mais vous emporterez son cœur, et lui le vôtre,
Et tous deux seront déchirés.
Après avoir vécu malheureux l'un par l'autre,
En vous aimant encor, tous deux vous périrez.....
Je n'y puis consentir : non, jamais, femme ingrate;
Et, malgré toi, je ferai ton bonheur.
C'est inutilement que ton orgueil se flatte
De refuser mes dons comme mon cœur.....
Le voilà, votre époux, il l'est, il le doit être :
Il ne vous eût pas plû, s'il n'était vertueux :
Vous vous convenez tous les deux.
A l'égard de vos biens, je vous ferai connaître

Que, si de beaux dehors ne parlent point pour moi,
Un cœur droit, un bon cœur est du moins mon partage,
(*Lui donnant des Papiers.*)
Tenez, prenez cela.

LA COMTESSE.

Que faites-vous?

MONTALAIS.

Pourquoi?...

D'ESTELAN.

Reprenez vos papiers... Gardez votre héritage;
Je vous le donne, et mieux que n'avait fait la loi.
Prenez aussi cet acte : il vous atteste
Qu'à cet héritage funeste
J'ai ce matin renoncé pour toujours...
Il m'est affreux, je le déteste;
Il a troublé le repos de mes jours.
J'étais heureux, vous m'étiez inconnue...
De mon bonheur il a détruit le cours,
Puisque c'est par lui seul qu'ici je vous ai vue.
Quoi! vous baissez les yeux! me refuseriez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur!

D'ESTELAN.

Montalais!

MONTALAIS.

Grand Dieu!

D'ESTELAN.

Femme adorable!
(*A la Marquise et à M. de Pienne.*
Mes amis, réunissons-nous;
Venez, embrassons ses genoux.
Obtenons d'elle un aveu favorable.
(*Se jetant aux pieds de la Comtesse.*)
Sancerre, laissez-vous fléchir...

LA MARQUISE.

Cédez.

M. DE PIENNE.

Vous le devez.

LA COMTESSE.

Tant de grandeur m'accable...
Mais accepter...

D'ESTELAN.

Tu le peux sans rougir.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05868 5911

PQ
1957
.B78
A5
1824

Boutet de Monvel

L'amant bourru